

Fernande répondit :

— Je croyais que nous pourrions nous marier et Armand vient de m'apprendre que les formalités à remplir dénonceraient notre existence... Il faut que nos noms soient affichés à la porte de notre mairie de Neuilly, quand même le mariage aurait lieu à l'étranger.

— Ma chère mignonne, dit M. Lenoël, consolez-vous ; on avisera. Je trouverai bien une combinaison qui permettra de célébrer vos noces.

— Est-ce bien sûr ?

— Je suis persuadé qu'il y a moyen de tourner ces sortes de difficultés.

Fernande se ras-éréna.

— Quel bonheur, si vous dites vrai ! fit-elle en battant des mains avec joie. Je ne sais pourquoi je m'imagine qu'une fois la femme d'Armand, je serai en sûreté et que j'aurai conjuré tout péril.

— Et moi, dit Armand, je meurs d'envie de me promener vous ayant au bras, pour femme, ma chère Fernande, il me semblera que je suis un Titan ayant conquis une déesse dans l'escalade de l'Olympe.

— De la mythologie ! s'écria M. Lenoël. De la mythologie avant déjeuner ! Ce n'est pas le moment. Vite mettons la table.

Et M. Lenoël étala les provisions qui furent dévorées avec appétit.

L'après-midi se passa gaiement : mais il y avait un point noir à l'horizon prochain ; c'était la nécessité d'enlever les valeurs ; Armand s'en était chargé.

Fernande avait ajusté sa robe et s'était costumée en paysanne ; elle aurait voulu un bonnet.

— Moi je vous conseille le *fanchon*, avait dit M. Lenoël ; c'est plus paysanne.

Et elle s'était coiffée à la mode de Nanterre, ce qui lui allait fort bien.

Quand Armand la vit si jolie sous ce nouvel aspect, il profita de ce que M. Lenoël s'était écarté pour endosser ses nouveaux vêtements ; le jeune homme saisit Fernande avec enthousiasme dans ses bras et il lui donna deux baisers. A son tour il eut à se déguiser...

Si grands que M. Lenoël eut choisi les vêtements d'Armand, ils se trouvèrent trop courts et il eut l'air gauche d'un grand dadaï de campagne qui ayant grandi trop vite montre les chevilles de ses mollets ; Fernande rit de tout son cœur en le voyant ainsi. Il s'amusa à imiter Brasseur dans ses rôles de campagnard, et la gaieté de Fernande redoubla ; on n'eût jamais pensé à les voir si joyeux, qu'ils venaient d'échapper à un guet-apens et qu'ils allaient s'exiler.

On n'emporte pas, dit-on, la patrie à la semelle de ses souliers ! Rien n'est plus vrai ; mais quand on emmène avec soi une jeune et belle fille qu'on aime, on s'occupe trop d'amour pour avoir des regrets et tourner la tête en arrière en passant la frontière.

Le soir vint. Les naufragés quittèrent le terrain et M. Lenoël proposa d'aller dîner chez quelque marchand de vin où l'on aurait la chance de ne pas être reconnu ; il recommanda d'employer sans affectation le langage des paysans. Fernandé eut bien de la peine à s'y mettre, mais enfin elle arriva à faire quelques cuirs et à se servir de locutions vulgaires.

Au dîner, rien de nouveau. On se promena à la recherche d'une distraction quelconque ; jamais le temps n'avait paru si long à M. Lenoël.

Enfin après avoir visité des cafés-concerts et s'être fait promener en voiture, il trouva que l'heure d'agir était venue... On regagna Neuilly.

Armand obtint que M. Lenoël et Fernande l'attendraient sur l'avenue de Neuilly, et il partit seul pour son expédition.

Il savait comment entrer ; il apporta au pied du mur du jardin plusieurs grosses pierres qu'il trouva devant une maison voisine en construction, il monta sur cette

espèce de piédestal improvisé, il atteignit ainsi de la main la crête du mur, il se hissa et fit taire à voix basse les chiens qui pleuraient des gémissements en les sentant. Du faite, il se laissa glisser sur le sol et il pénétra dans la maison en traversant le jardin et en se dissimulant derrière des massifs. Il connaissait trop bien les êtres pour être embarrassé et il ouvrit les portes par des pesées de sa lourde épaule ; c'est ainsi qu'il put s'emparer des valeurs en cherchant sans lumière le coffret qui les contenait.

Il était déjà dans la cour, quand il reconnut que le gardien avait pris l'éveil ; le sol était en contre-haut dans le jardin, le mur, par conséquent, facile à franchir de l'intérieur à l'extérieur ; il bondit par-dessus. Il reçut deux plombs dans le dos ; mais c'étaient des blessures légères.

Il s'assura qu'il n'était pas suivi et regagna l'avenue où il retrouva M. Lenoël et Fernande ; en chemin, le sang s'était arrêté ; par malheur, la blouse d'Armand et son pantalon en étaient tachés.

— Eh bien ! demanda M. Lenoël.

— J'ai réussi, dit-il. Seulement il faut que nous gagnions les bords de la Seine pour laver mes vêtements. J'ai reçu deux égratignures qui ne sont absolument rien, mais qui ont saigné.

Fernande se désola de ces blessures ; mais M. Lenoël, lui-même, après inspection, assura que ce n'était rien. Ils durent se diriger vers la rivière, ce qui leur fit faire fausse route dans la direction de Courbevoie : Armand voulut porter Fernande.

— Non ! non ! disait-elle.

Mais il n'écouta pas ses protestations ; il la prit dans ses bras et l'enleva. Quand elle se sentit bercée ainsi par la marche, elle posa doucement sa tête sur l'épaule de son fiancé ; pendant que M. Lenoël éclairait la marche.

L'honorable pêcheur commençait à éprouver une certaine fierté de son rôle ; il y a chez le bourgeois paisible, à côté de la haine pour le crime, une certaine admiration pour l'audace des grands criminels. M. Lenoël résumait plus tard ses impressions en disant à ses amis :

— Il me semblait quand je marchais ainsi, craignant la police, protégeant la marche de la bande (car il tenait à ce mot : la bande !) il me semblait, disait-il, que j'étais un brigand... sans l'être. Et ça ne me déplaisait pas !

Il signala une ronde, indiqua à sa bande qu'il fallait prendre une rue à gauche, il la ramena ensuite sur la droite et finalement on arriva sans encombre sur le bord de l'eau. Armand fit sa lessive pendant que Fernande, brisée par tant de fatigues, s'endormait sur l'herbe ; M. Lenoël proposa au jeune homme de ne pas la réveiller.

Il fut comme le voulait M. Lenoël ; on arriva à la gare, une fois là on prit les billets pour Lyon.

Le but du voyage était Naples.

II

NAPLES !

Nous sommes à Naples !

Naples, la plus grande ville de l'Italie, Naples qui s'étend au pied du Vésuve, au fond de la baie la plus pittoresque de l'Europe, sous le plus beau ciel du monde.

Naples, la ville étrangère, la cité des contrastes, où s'agit la population la plus ardente, la plus violente, la plus sanguinaire au jour de l'enthousiasme, de la révolte et du carnage ; la plus nonchalante, la plus molle, la plus douce aux heures de la sieste, du farniente et de la plate soumission à toutes les tyrannies !

Rien ne saurait rendre l'impression qu'éprouve l'étranger en posant le pied sur les quais du port ; un monde